

struggle using Telangana as the base. In Communist-dominated villages, land was redistributed, forced labour and bonded labour abolished. Mass support was enormous. They came nowhere within sight of achieving the ultimate goals, however, and in 1951, the CP called off the struggle.

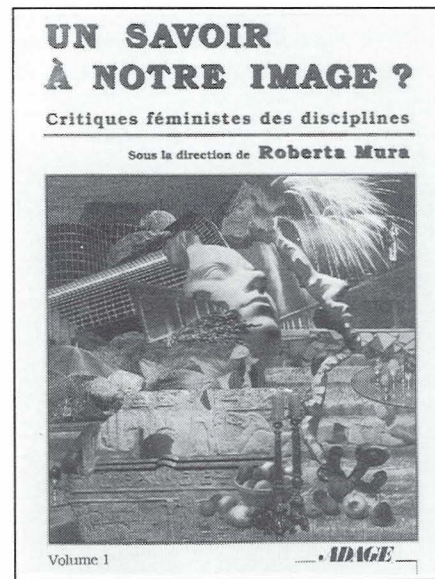
The editors state: "Ours is an attempt to analyze and understand the ideological framework in which women struggled, the experiential dimensions of that struggle, to present issues as they were perceived by women." We have to listen to the language of silence.

The women do speak of what brought them into the movement—they are inspired by the nationalist woman leader Sarojini Naidu, by the Russian revolution. They speak of the enthusiasm and dedication with which they joined the movement, convinced that a new world was about to be born. They speak of the work that they did for and in the armed squads. Some of them wielded arms and fought in the squads. Others performed the highly responsible task of organizing shelters for the underground members. They organized meetings of village women where they made speeches and sang songs to inspire the women to support the movement. They campaigned on women's issues, opposing child marriage, supporting widow remarriage. With the squads in the forests, they shared all the hardships of the men, trekking long miles carrying tiny children, fleeing a shelter at night when word came of a raid. They acquired medical skills, dressing wounds, dispensing medicines, even performing operations.

Some of the women insist that there was complete equality in the movement, no distinction between men's work and women's work. But doubts and uneasiness also come through. Swarajyam, one of the eminent leaders of the movement, is the most articulate about these. Though more useful as an organizer than her husband, it is she who has to remain at home with her infant son, not he. The male members of the party support women who wish to break with their husbands or who are ill-treated by them. But on other occasions they dismiss such problems as a diversion from the struggle. If they are drastic in their punishment of men who molest women, they can also be harshly puritanical, expelling a most valued

woman comrade—the 'barefoot' doctor Acchamamba—because she is accused of a liaison. Mixed messages come through, for the men are ambivalent in their thinking. Hence mixed messages come through from the women also.

To a non-historian, the book appears to be a model of how oral history should be researched and presented. The background is provided in the introduction and the interpretation in the afterword. But for the major portion of the book, the editors have rightly decided to let the women's voices speak.



## UN SAVOIR À NOTRE IMAGE? CRITIQUES FÉMINISTES DES DISCIPLINES.

Roberta Mura (dir), Montréal, Les éditions Adage, 1991.

par Louise Toupin

Après avoir changé la vie, le féminisme a-t-il, parallèlement, changé le monde scientifique? Les nouvelles perspectives ont-elles bouleversé celles des diverses disciplines comme l'histoire, la littérature, la biologie, la psychologie, la théologie, l'architecture, etc. au point que le « monde » de chacune d'entre elles est désormais compris autrement? La

nouvelle vision que le féminisme introduit dans les sciences peut-elle être qualifiée de « rupture épistémologique », comme certaines l'ont prétendu, ou encore de « révolution » scientifique?

À l'orée du deuxième millénaire, un bon nombre d'essais ou d'anthologies de textes portant sur la critique épistémologique féministe ont traité de ces questions, mais en américain principalement. Eh bien, l'immense lacune qui existait en cette matière en langue française vient d'être comblée. Nous devons à Roberta Mura, professeure de didactique à l'Université Laval, cette excellente initiative d'avoir regroupé en un seul volume les diverses contributions au séminaire « Critiques féministes du savoir », organisé à l'Université Laval par le Groupe de recherche multidisciplinaire féministe (GREMF).

D'abord publiées en trois cahiers ronéotypés dans la collection des *Cahiers de recherche du GREMF* (no. 19, 20, 21), voici maintenant ces contributions éditées en un seul volume, avec des ajouts de disciplines. Résultat : 15 disciplines académiques sont scrutées à la loupe féministe par 19 chercheuses.

Ce qui frappe au premier abord est la qualité générale des diverses contributions et, au premier chef, le travail d'encadrement fait par Roberta Mura. Son introduction et sa conclusion vont bien au-delà d'une recherche des lignes de force des diverses contributions qui composent le volume ; elle réussit le tour de force de situer, par ce biais, l'« état » de l'épistémologie féministe dans l'univers académique nord-américain.

Retraçons d'abord, pour mémoire, les étapes franchies par la critique féministe dans à peu près toutes les disciplines ces vingt dernières années. Ce sera notre façon à nous d'appréhender l'ensemble des disciplines recensées, trop nombreuses pour en faire voir en quelques lignes les richesses singulières.

Un premier temps peut être caractérisé par la critique du « masculin ». Il s'agit généralement de la première étape dans la découverte de l'androcentrisme chronique de chaque discipline scientifique. On s'aperçoit que le « modèle général » de chacune d'entre elles n'est rien d'autre que le modèle « masculin ». Les femmes n'y sont pratiquement nulle part et, lorsqu'elles y sont, c'est à titre de catégorie



déviant, différente, une différence toujours perçue comme infériorité. Dans un premier temps, la critique féministe découvre des victimes, met à nu une oppression commune et cherche des explications.

La seconde étape de cette critique peut être qualifiée de valorisation du « féminin ». Chacune des disciplines se voit scrutée à la loupe pour y chercher des femmes. On découvre alors que les femmes « existent » bel et bien, qu'elles ont agi, oeuvré et se sont souvent révoltées. Elles sont donc « actives », rebelles aussi. Les femmes apparaissent enfin comme des sujets historiques dignes de mention, des actrices sociales. Certaines chercheuses découvriront l'existence d'une « culture » féminine, et même d'un « pouvoir » féminin.

Et c'est dans un troisième temps que semblent surgir les débats à l'intérieur même du féminisme, au sein d'une même discipline : quel est au juste le statut de ces actrices? Quel « pouvoir » ont-elles? Quel « sujet » sont-elles en réalité? Un sujet « symétrique au dominant », selon l'expression de Nicole-Claude Mathieu? Avec un pouvoir comparable à celui du dominant? Quelle oppression, en fait, nous unit toutes? La vision féministe n'est-elle pas d'abord ethnocentrique? « La » différence dont certaines se sont réclamées n'a-t-elle pas gommé « les » différences entre les femmes?

Les quinze disciplines étudiées dans le volume *Un savoir à notre image?* mettent bien en évidence le « décalage dans le développement de la critique féministe des divers champs du savoir » (p. 284). La majorité des disciplines recensées couvriraient les deux premières étapes décrites ci-dessus, à savoir la critique de l'androcentrisme particulier à chacune, puis la mise en évidence des tentatives féminines de créer un savoir « à tout le moins non-sexiste » :

Dans la plupart des disciplines, on en est encore à l'étape de demander, définir et produire un savoir non sexiste, on en est à exiger le respect des normes scientifiques traditionnelles (...). On redécouvre ainsi les femmes dans l'histoire des arts, dans l'histoire des sciences et dans l'histoire tout court. On les introduit partout où des théories

avaient été bâties à partir d'échantillons exclusivement masculins, comme en psychologie et en développement moral. On redéfinit d'anciens concepts, parfois aussi fondamentaux que le concept de travail en économie, et on ouvre de nouveaux champs d'étude, tels la relation père-enfant en psychologie, les attributs féminins de la divinité en théologie ou les relations de pouvoir entre les sexes en science politique et en histoire, autant de projets susceptibles de révolutionner les disciplines respectives. En droit (...) les féministes en sont encore à demander tout simplement...justice! (p.291).

Quant à déterminer si le savoir « à tout le moins non-sexiste » que les femmes tentent d'introduire dans les disciplines est féminin ou féministe ou, selon le cas, s'il s'agit de création ou de pratiques féminines ou féministe (la troisième étape), seulement certaines disciplines sembleraient enclines à lancer ce débat. Ce serait le fait des domaines artistiques (la création et la critique littéraires, l'architecture, la musique) et professionnels (la psychothérapie, la biologie, le service social), davantage, en tous cas, que celui des domaines « purement scientifiques ».

Mais, tout compte fait, la « puissance critico-créatrice » des féministes (selon l'heureuse expression utilisée par la théologienne Marie Gratton Boucher dans son remarquable essai inclus dans l'anthologie) rend parfois oiseux ce dernier débat. Critiquer le savoir en l'identifiant comme androcentrique, c'est un peu, déjà, renverser la perspective, c'est crier des éléments d'une nouvelle compréhension et d'une nouvelle vision du monde, celle des femmes.

Il faut lire ce livre, à peine effleuré ici, pour de multiples autres raisons, dont la moindre n'est pas que, dans chaque discipline, se trouvent mises en évidence, tout à côté des contributions anglo-canado-américaines, les contributions québécoises à la critique féministe des disciplines, ce qui est rarement le cas des anthologies en langue anglaise. Cela fait partie des obligations de la « Société distincte ». Mais il y a un prix à payer pour être ainsi « distinctes ». Par exemple, celui de ce livre : 30 \$ avant T.P.S.!

## ESSAYS ON LIFE WRITING: FROM GENRE TO CRITICAL PRACTICE

Edited by Marlene Kadar. Toronto:  
University of Toronto, 1992.

by *Laura McLaughlan*

“But life writing,” a friend outside academe wants to know, “what is it?” I list: letters, diaries, journals, autobiographies, even a scrawled note, announcing a birth, or left by a woman heading into a river, her pockets weighted with stones. Editor Marlene Kadar offers a working definition which emphasizes both the presence of an author and a reader: “Life writing comprises texts that are written by an author who does not continuously write about someone else, and who does not pretend to be absent from the [black, brown, or white] text himself/herself.” In addition, Kadar notes, life writing “anticipates the reader’s determination of the text, the reader’s colour, class, and gender, and pleasure....” This is a scholarly text but gone is the prohibition against speaking of the author, the proper etiquette of “depersonalization and abstraction” which (as Kadar quotes Elizabeth Fox-Genovese) is “often associated with superior intellectual pursuits.” One can write “I,” one can write “she,” and mean both times human beings who must struggle with what Marilyn French, in a novel, called “the shit and the string beans of life.”

Throughout *Essays on Life Writing*, the Canadian scholars brought together by Kadar provide fresh textual readings of work written in the first person singular—from hand written journals found only in archives, and the writing of feminist anthropologists, to Atwood’s *Cal’s Eye* and Cervantes’ *Don Quixote*—as well as theoretical essays about the “unfixed term” as new genre. The book is divided into four parts: part one: “Literary Women Who Write the Self: Autobiographical Documents by Literary Women”; part two: “Recording a Life Writing—Personal Oral Narratives, Life Histories, and Testimonials”; part three: “Fiction and Autofiction as Life Writing: Reading as Emancipating the Subject”; and part four: “Poetics and Life Writing.”